

## **Ligne courbe, spirale et ligne droite**

### **Quelques réflexions que m'inspire la thèse<sup>1</sup> de Bernard Gardin**

*Jacques Cortès*  
Professeur émérite de l'Université de Rouen  
Président du GERFLINT

Ne dirait-on pas que la ligne courbe et la spirale  
font leur cour à la ligne droite  
et dansent autour dans une muette adoration  
*Baudelaire, « Le Thyse »<sup>2</sup>*

Le moment le plus fort de ma relation avec Bernard Gardin fut sa soutenance de thèse de doctorat en 1988. Comme j'étais l'un des deux rapporteurs de son jury, je me souviens assez bien de l'événement et surtout du texte qu'il nous a présenté et que je me propose d'évoquer ici de façon très libre. Pour moi, cet ouvrage, décidément peu compatible avec la rhétorique universitaire insipide du rapport de soutenance, est un essai philosophico-linguistique solidement construit, un document-témoignage sur les valeurs humanistes qu'il défendait, et surtout (mais ce jugement n'engage que moi) un objet précieux de délectation littéraire.

Le thyse, dont il est question dans mon exergue, « selon le sens moral et poétique, c'est un emblème sacerdotal dans la main des prêtres et des prêtresses célébrant la divinité dont ils sont les interprètes et les serviteurs. Mais physiquement ce n'est qu'un bâton, un pur bâton, perche à houblon, tuteur de vignes, sec, dur et droit ». Restons pour l'instant sur cette idée implicite de rigueur sans concession et disons avec Baudelaire que le bâton symbolise la volonté « droite, ferme et inébranlable » de Bernard dans ses engagements en général, dans son engagement scientifique en particulier. Ce qui ne signifie nullement – faut-il vraiment le dire ici ? - qu'il soit resté conceptuellement immobile tout au long de sa carrière. La droiture, la fermeté, « l'inébranlable » (avec les nuances qui conviennent), concernent les « principes » éthiques qui ont gouverné sa vie, mais son évolution intellectuelle, comme il le dit dès la première ligne de sa thèse, a été constante : « *Plutôt qu'une thèse, c'est ici un certain itinéraire qui est proposé ou plutôt constitué (car on ne savait pas où l'on allait). Itinéraire, le terme ne nous fait pas échapper à la question du sens, c'est-à-dire de la direction, de la ligne : cabotage, louvoisement, traversée ou périple...* ». On pense à la fameuse boutade de Machado : « *Caminante no hay camino, se hace camino al andar* » ainsi commentée par Edgar Morin : « Il faut accepter de cheminer sans chemin, de faire le chemin dans le cheminement »<sup>3</sup>.

Le cheminement de Bernard passe « *par des lieux plus ou moins communs (sic) : ceux de la néologie, de l'analyse de discours, de la sociolinguistique, de la diglossie, de la production du sens* » mais aussi, après sa soutenance, de l'interactionnisme et, à doses homéopathiques, de la didactique des langues-cultures (DLC) à laquelle il

s'intéressera par devoir gestionnaire bien plus que par goût et conviction<sup>4</sup>. Sa trajectoire intellectuelle a donc suivi le mouvement évolutif général des sciences du langage et ne s'est jamais arrêtée, même si le pensum qu'a été la préparation de sa thèse de doctorat l'a contraint conjoncturellement à « *se retourner pour contempler le chemin parcouru, se remémorer les étapes, essayer de donner un sens général, de déterminer une ligne, fût-elle louvoyante, une structure d'ensemble, d'effectuer une pérégrination constituée d'étapes concaténées, de transformer (...) ce qui était peut-être une errance en quête* ». On le voit bien, humour en filigrane mais le tragique perce discrètement sous les mots. Qu'on en juge : « (...) *s'arrêter ne va pas de soi pour certains, pour ceux qui entroyoient peut-être une métaphore de la fossilisation, voire de la mort dans la fin de l'errance* ». Prémonition, reconnaissance, dérision, obligation, cette thèse il l'a faite parce qu'il fallait la faire, « *parce que certains, dans l'entourage, trouvaient qu'il était temps ; et que les contextes contraignent...* ». Présage lucide, regret déjà, adieu, qui peut le dire ? : « **On aimerait savoir inachever...** ». La poignante poésie de cette dernière petite phrase m'émeut depuis 17 ans.

Mais revenons au thyrses de Baudelaire que je vais citer un peu longuement, non seulement pour le plaisir des mots et des images mais surtout parce qu'il y a décidément du Baudelaire dans Bernard :

« Autour de ce bâton, dans des méandres capricieux, se jouent et folâtrant des tiges et des fleurs, celles-ci sinueuses et fuyardes, celles-là penchées comme des cloches ou des coupes renversées. Et une gloire étonnante jaillit de cette complexité de lignes et de couleurs, tendres ou éclatantes. Ne dirait-on pas que la ligne courbe et la spirale font leur cour à la ligne droite et dansent autour dans une muette adoration ? Ne dirait-on pas que toutes ces corolles délicates, tous ces calices, explosions de senteurs et de couleurs, exécutent un mystique fandango autour du bâton hiératique ? Et quel est cependant, le mortel imprudent qui osera décider si les fleurs et les pampres ont été faits pour le bâton, ou si le bâton n'est que le prétexte pour montrer la beauté des pampres et des fleurs ».

L'itinéraire de Bernard est complexe mais construit sur une préoccupation unique qu'il appelle lui-même une « *contribution à une linguistique de la production du sens* ». Sens ! Le mot est ouvert sur l'infini des possibles : lien biologique au monde extérieur, sensualité, perception, intuition, opinion, raison ou déraison, conscience ou inconscience, émotion ou froideur, impression, sensation, représentation, coutumes, préjugés, spiritualité, culture et cultures, direction, orientation... Le sens, finalement, c'est tout et n'importe quoi et il faut se faire un chemin dans cette jungle, dire quelque chose, parler<sup>5</sup>, foncer à travers les paroles, s'exprimer pour combattre, s'indigner mais rester lucide, faire triompher une certaine idée, un certain sens, un certain groupe humain, celui que l'on a choisi et auquel on appartient fidèlement, quelque erreur qu'il puisse éventuellement commettre. Et la thèse exhibe sa couleur d'emblée par cet exergue emprunté à Brecht :

Matti : - « J'en ai jusque-là, on ne traite pas un homme de cette façon »

Puntilla : - « Qu'est-ce que ça veut dire : un homme ? Tu es un homme, toi ? Tu viens de dire que tu es un chauffeur. On nage dans les contradictions ».

C'est cette idée ardente et malicieuse que Bernard a déclinée dans tous ses écrits scientifiques en courbes et spirales dessinant autour de la ligne droite de ses engagements, une « *gloire de lignes et de couleurs* » dont je voudrais simplement suggérer ici le chatolement car Bernard était à la linguistique ce que Morin est à l'Éthique : un poète. Ce terme, sous ma plume, est admiratif car je crois profondément avec l'auteur de la Méthode, « que l'amour et la poésie vécus sont les ripostes capables de nous faire affronter l'angoisse et la mortalité »<sup>6</sup>.

Feuilletons cette thèse en la prenant n'importe où, comme un beau texte à lire. Bernard est engagé et joue fort loyalement le jeu de l'engagement, mais il n'est pas dupe. Il sait que le langage autorise tous les dérapages : « *La langue est avec nous ne cessent de prétendre les groupes adverses, et c'est souvent en exhibant leur possession de la norme linguistique et la trahison de celle-ci par leurs adversaires que les groupes politiques prétendent à l'hégémonie. La norme linguistique est alors arme, enjeu et juge (que chacun cherche à corrompre) dans la lutte politique* »<sup>7</sup>. On peut militer quelque part et s'inscrire avec conviction dans une orientation forte dont on souhaite l'accomplissement, mais la dénonciation qui précède ne ménage d'évidence personne, pas même son auteur, et devient du même coup la base d'un universel scénario d'observation anthropologique du langage désormais envisagé non plus comme forme mais comme « *activité signifiante* ». Et là se révèle une bonne part de son originalité car cette activité signifiante ne saurait pour lui se limiter à n'être que le reflet d'une société droite dans ses bottes, institutionnalisées, et considérant les pratiques linguistiques comme « *reflets des places sociales déjà occupées par leurs auteurs* »<sup>8</sup>. Ni la sociolinguistique variationniste de Labov, ni l'économisme de Bourdieu ne trouvent donc entièrement grâce à ses yeux : le premier pour avoir marginalisé le social par rapport à la structure formelle abusivement considérée comme le tout du langage ; et le second pour avoir réduit le discours à n'être que la manifestation d'une autorité qui lui serait antérieure. Pour Bernard, le discours est une force de production, donc une force « *révolutionnaire* » essentielle dans la lutte pour la prise de pouvoir. La parole, ce n'est pas une aumône que l'on reçoit mais un pouvoir dont on s'empare. D'où il suit que « *réduire le social aux rapports de reproduction et de distinction, c'est oublier que le paraître n'est pas la seule passion sociale : le désir de maîtrise de l'univers, la volonté de changement existent aussi, même si ces passions peuvent être sujettes à éclipses : c'est aussi par l'efficacité des pratiques langagières que certaines couches ou individus s'emparent du « skeptron »* »<sup>9</sup>. Nous tenons là l'idée centrale, non seulement de sa thèse, mais de tout son parcours, car c'est le côté « *productif* » des rapports langage-société qui l'amène, par exemple, à dire sa sympathie pour les travaux de Bernstein « *trop injustement vilipendés dans la polémique qui les opposa ou plutôt opposa leur utilisation raciste à la sociolinguistique « démocratique » de Labov* »<sup>10</sup>. Pour lui Bernstein a bien vu « *la raison des choses qui tentait d'articuler les différents rapports au langage et modes d'organisation du discours aux places occupées dans les rapports au travail* ».

Cette relation dynamique au langage va trouver sa forme théorique la plus stimulante dans *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*<sup>11</sup>. Sans doute la présence du mot *marxisme*, dans le titre même, a-t-elle suscité chez lui un élan idéologique de sympathie, mais la raison profonde de son intérêt passionné pour cet ouvrage, c'est que, « *pleinement marxiste* » en effet, il instaurait « *la contradiction dialectique au cœur de la linguistique* » dès lors que la variation, jusque-là « *considérée comme marginale au procès linguistique* », réduite donc à entrer dans le sentier rebattu du « *simple descriptivisme* », devenait principe de « *production* », « *fondait socialement une théorie des pratiques langagières, de la langue ainsi que des pratiques métalinguistiques théoriques* ». C'est dans cet ouvrage que nous trouvons les premières références devenues centrales dans toute la linguistique contemporaine et particulièrement en analyse de discours : « *hétérogénéité, pluri-accentuation du signe, dialogisme, polyphonie* ». Il ne s'agit pas, pour Bernard (inspiré par Volochinov), d'ignorer les phénomènes individuels de communication ou de les réduire à de simples « *reflets de phénomènes superstructurels* ». Dans le modèle de communication de Volochinov, contrairement au schéma de Jakobson, il y a un énonciateur à chaque bout. La dimension dialogique doit donc être respectée. On ne parle pas *à quelqu'un*, on parle *avec quelqu'un*, et cela fait une belle différence car les interlocuteurs coproduisent des unités linguistiques manifestant constamment « *leur mode de production* ». Et Bernard de citer un fort beau passage de Bakhtine : « *Dans la langue il ne reste aucun mot, aucune forme neutre, n'appartenant à personne : toute la langue s'avère être éparpillée, transpercée d'intentions, accentuée... chaque mot sent*

*la profession, le genre, le courant, le parti, l'œuvre particulière, l'homme particulier; la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes dans lesquels il a vécu sa vie sociale intense* ». <sup>12</sup> Pour Bernard, le mot dit ou écrit est donc habité par une multiplicité de voix, pluri-accré, explicable non pas seulement par le milieu de son origine mais par « *tous les lieux qu'il a fréquentés* ».

Telles sont, très résumées, quelques-unes des étapes majeures de l'itinéraire suivi par Bernard qui, sans jamais la renier, se trouvera rapidement à l'étroit dans la sociolinguistique variationniste qu'il tentera de dépasser en étudiant « *la production de la variation dans les interactions, et la production de la langue dans ces mêmes interactions* », tentant d'établir une jonction « *entre d'une part les études variationnistes effectuées dans une problématique radicalement linguistique (décrire la langue comme hétérogénéité structurée) et les études qui s'attachent à la description des contextes d'emploi des formes linguistiques : analyse conversationnelle, ethnométhodologie, interactionnisme* » (p. 19), toutes formes auxquelles il touchera de près dans le cadre de son enseignement à l'Université de Rouen <sup>13</sup>. Quelques mots encore, toutefois, pour terminer cet inventaire des voix multiples qui traversent le discours de Bernard, ou, si l'on préfère, qui permettent de tracer l'arbre généalogique de sa filiation scientifique. On ne peut, en effet, passer sous silence, parmi beaucoup d'autres influences dont les limites de cet article ne nous permettront pas de parler ici, ce qu'il doit à la Praxématique de R. Lafont et F. Gardès-Madray, et à l'analyse du discours politique.

Pour ce qui concerne la praxématique, elle occupe un espace considérable dans le deuxième tome de la thèse qui traite du praxème *occup-* (deuxième chap.) puis du praxème *exception* (troisième chap.). Le concept de *praxème* a été d'abord présenté en 1976 dans l'*Introduction à l'analyse textuelle* <sup>14</sup>. Il s'agit de remplacer le signe saussurien par « *une unité pratique de production du sens qui peut être prise comme un signifiant (...) auquel ne correspond aucune unité de sens préexistante au discours* » (pp.20-21). Prenons un exemple : dans « *la petite souris court* » on a potentiellement le choix entre au moins deux programmes discursifs : soit le programme *rongeur*, soit le programme *jeune fille* et non les deux. En fait la productivité de cet énoncé est « *illimitée* » dans la mesure où « *le praxème assure la fonction poétique du langage* » (*ibid.*). Au niveau de la situation de communication toutefois, la « *productivité est (...) étranglée* » dans la mesure où s'opère alors « *une opération socio-culturelle par laquelle la forme phonologique du praxème (signifiant) est appelée à ne produire en discours qu'un sens univoque* ». C'est ce qu'en praxématique on appelle le *réglage du sens*. Nous n'entrerons pas dans le détail complexe et passionnant de cette approche à laquelle Bernard fait plus que rendre hommage puisque la terminologie praxématique (notamment celle qui a été publiée en 1984 dans le numéro 3 des *Cahiers de praxématique*) est fidèlement mise en œuvre pour l'étude de discours ouvriers, dûment enregistrés, tenus en entreprise entre juin 1978 et juin 1980. L'intérêt de cette méthodologie et de l'outillage théorique en construction qu'elle proposait ne pouvait que rejoindre et compléter la lecture de Volochinov. « *Issue historiquement de la réflexion marxiste sur la réalité du monde, la praxis, la valeur et la compréhension dialectique des processus, la praxématique ajoutait à tout cela l'apport de la psychanalyse sur le fonctionnement de l'inconscient et la structure du sujet et enfin de la linguistique guillaumienne en tant que linguistique de la dynamique de la parole intéressée par le caractère tensif des opérations linguistiques* » (*ibid.*).

Quant à l'analyse de discours, elle est massivement présente dans le Tome 3 qui n'est rien d'autre qu'une *analyse sociolinguistique de discours syndicaux d'entreprise*. Dans sa partie théorique initiale (Tome 1), la thèse consacre une bonne trentaine de pages à l'histoire de cette analyse dans ses aspects d'abord linguistiques, mais sa préoccupation majeure concerne l'analyse des rapports entre sociolectes *enclitiques* (ceux du pouvoir) et sociolectes *acratiques* <sup>15</sup> (hors pouvoir), les uns et les autres opérant par *intimidation* (1.23). L'idée, que nous simplifierons massivement ici, est donc que le langage est perçu comme « *lieu et vecteur de pouvoir* » <sup>16</sup>. Ce sont là des dimensions sans doute un peu

*métaphysiques*, donc moins linguistiques que celles des techniques jusqu'ici pratiquées<sup>17</sup>, mais Bernard regrette de ne pas leur « avoir accordé suffisamment d'attention » car elles auraient pu contribuer « à un renouvellement critique de l'analyse de discours »<sup>18</sup>. Ce qui lui importe alors, c'est de ne pas se laisser enfermer, et pour cela rouvrir la discussion dans ses deux directions constitutives :

■ côté linguistique d'abord : poursuivre sur le thème de l'hétérogénéité du discours, développer les analyses conversationnelles, s'intéresser aux perspectives ouvertes par l'ethnométhodologie américaine, se tourner « vers le langage ordinaire, le discours d'énonciateurs non légitimes », donc s'intéresser à de nouveaux corpus, « à des échanges dialogiques de discours non stabilisés par des institutions imposant des contraintes rhétoriques du genre »<sup>19</sup>

■ côté recherche, retourner à la base, oui, mais sans l'hypostasier, c'est-à-dire sans la considérer comme une réalité en soi, sans en faire un *quotidien mutilé* : « (...) dans le réel les événements micro-sociaux qu'on décrit s'articulent à des organisations et à des événements macro-sociologiques ; (...) d'une manière plus générale le quotidien n'est pas constitué d'événements autonomes sans rapport avec la vie de la société globale » (1.35). Sa position de recherche exclut donc l'idée de gratuité de certaines analyses conversationnelles<sup>20</sup> pratiquées dans les années 80, dans la mesure où elles occultent « la part d'existence consacrée au travail, à l'activité de citoyen dans les diverses institutions ». Sans réalité autre que « les passe-moi le sel merci il n'y a pas de quoi » (1.35), l'intérêt d'une analyse de discours n'est pas évident. Sans doute n'y a-t-il pas de bons ou de mauvais corpus mais le choix de Bernard va se porter sur des milieux sociaux et sur des corpus écrits et oraux en liaison avec le travail ouvrier avec pour visée la légitimation des pratiques langagières de leurs producteurs.

La tentative de synthèse qui précède est trop condensée pour ne pas présenter de sérieuses lacunes. On ne résume pas facilement la vie scientifique d'un chercheur aussi cultivé, polyphonique et talentueux que Bernard Gardin. Cette thèse que je viens de parcourir rapidement n'a pas fait grand bruit. Sans doute parce que Bernard n'a pas investi dans sa diffusion l'effort qu'elle aurait mérité et qu'elle mériterait encore après 17 ans. Il semble même que le temps passé à la préparer (une dizaine d'années) n'ait pas vraiment été marqué par la fièvre de conclure, et que la rédaction, *in fine* ait été précipitée par la mise en demeure (discrètement évoquée *supra*) du directeur de recherche. Je fais personnellement l'hypothèse que Bernard s'est fait violence pour écrire un texte dont la destination institutionnelle était sa promotion- marchandisation personnelle pour parler clair. Quelque chose le gênait. Adopter un look d'impétrant revendiquant les avantages de la marque déposée d'un écrit universitaire hautement coté, ce n'était décidément pas son « truc ». Pour ce fervent du voyage intellectuel perpétuellement recommencé, la quête avait certainement du sens mais le Graal, lui, quelle que fût sa valeur symbolique ou marchande, n'était rien de plus qu'une sorte de carafon. Je ne résiste pas au plaisir de rappeler ici quelques lignes particulièrement émouvantes clôturant sa grande introduction méthodologique (p.54) :

*La linguistique dans laquelle nous nous reconnaissons et à laquelle nous cherchons à contribuer est une linguistique de la production par opposition à une linguistique du sens produit : une linguistique capable d'appréhender le sens se construisant, en opposition à une linguistique du sens déjà produit, reproduit ; une linguistique traitant des langues actuelles comme vivantes, c'est-à-dire se construisant, en perpétuelle mutation, en opposition à une linguistique traitant des langues vivantes en langues mortes dans une conception figeante des synchronies, transformant en code rigide, en système de signaux l'instrument de production de sens le plus souple, le plus fluide qui soit, capable d'enregistrer les plus fines variations, et capable de produire ses significations qui échappent au locuteur ; une linguistique enfin prenant pleinement en compte l'enjeu des pratiques langagières : la production des hommes.*<sup>21</sup>.

Quand j'ai choisi symboliquement le thyrses de Baudelaire pour rendre compte de la

thèse de Bernard, c'est à la droiture et à la fermeté inébranlables du combat impliqué par les lignes qui précèdent que je pensais. Contrepoint parfait. Entrelacement symétrique en arabesque sinueuse de deux motifs éternels : la vie et la mort se poursuivant sans fin autour du bâton. Laissons au texte de Bernard son temps *in posse*, sa liberté de dire. *Il nous faut*, nous aussi, *savoir inachever*...

Ce qui m'a personnellement frappé en reprenant cet ouvrage majeur – encore que peu connu - de l'œuvre de Bernard, c'est sa modernité. Les dizaines de thèses que j'ai pu lire au cours de ma longue carrière, aussi bien celles que j'ai moi-même dirigées que les autres auxquelles j'ai eu la possibilité d'accéder en tant que rapporteur, m'ont toujours paru des monuments très respectables mais à vocation promotionnelle dominante pour ne pas dire exclusive. Sont trop souvent bannis l'esprit, l'affectivité, le mythe, le jeu, la poésie... l'être humain.

La modernité de Bernard affleure un peu partout dans ses écrits car il fait de son itinéraire tâtonnant de chercheur (« *on ne savait pas où on allait* ») celui de sa vie (ou l'inverse) et surtout, même dans les moments où il exprime quelque chose d'essentiel, il sait captiver par une approche où l'humour et la sensualité : la poésie en somme, sont fréquemment conviés au rendez-vous.

Je me souviens que son écriture était pratiquement illisible. Modestie peut-être. Sous l'apparence maladroite et bourru de la graphie, le texte était très beau. Ainsi du chercheur et de l'Homme.

## Notes

<sup>1</sup> *Langage et Travail : Etudes sociolinguistiques de discours ouvriers en entreprise*, B.U. de Rouen, 1988, exemplaire multigraphié, 3 tomes, 711 p. avec Annexes.

<sup>2</sup> XXXIIème poème du *Spleen de Paris* dédié à Franz Listz, Pléiade, 1968, p.284.

<sup>3</sup> La citation de Machado et le commentaire d'Edgar Morin sont empruntés au Tome 1 de *la Méthode : La Nature de la nature*, Coll Essais, Points Seuil, 1977, p.22.

<sup>4</sup> Les Sciences du Langage vivent de la DLC depuis 30 ans, mais s'obstinent à en nier la légitimité universitaire. Bernard fut plutôt l'homme d'un compromis intelligent avec la DLC.

<sup>5</sup> Je pense ici à Ponge : « Il faut parler : le silence en ces matières est ce qu'il y a de plus dangereux au monde. On devient dupe de tout. On est définitivement fait, bonard ». *Le parti pris des choses*, Gallimard 1948, p.190.

<sup>6</sup> J'emprunte cette phrase à Morin dans le tome 5 de sa *Méthode*, Points Seuil, 2001, p.341. Elle pourrait être cosignée par Bernard

<sup>7</sup> I.10

<sup>8</sup> Ibid. p.13

<sup>9</sup> Le skeptron (chez Homère) est l'instrument d'autorité que l'on tend à l'orateur qui doit prendre la parole. Il symbolise donc une autorité attribuée par l'Institution. La position de Bernard est d'un tout autre ordre. Il est possible de *s'emparer* du skeptron.

<sup>10</sup> I.15

<sup>11</sup> Bakhtine M. et Volochinov VN, en traduction française aux Editions de Minuit en 1977. Rappelons que l'ouvrage a été écrit en russe en 1928 et traduit en anglais en 1973. C'est dans la version américaine que Bernard l'a lu et étudié très méticuleusement en 1973 en vue d'une présentation très fine dans *Introduction à la sociolinguistique : la linguistique sociale*, ouvrage co-écrit avec Jean Baptiste Marcellesi chez Larousse en 1974 et réédité par *Les Cahiers de Linguistique sociale*, IRED, Mont Saint Aignan, 1987, 264p.

<sup>12</sup> Ce magnifique passage (thèse de Bernard p.18) a été cité par Todorov (auquel Bernard l'emprunte) dans *Mikhaïl Bakhtine – Le principe dialogique suivi de Ecrits du Cercle de Bakhtine*, Le Seuil, 318 p.

<sup>13</sup> Je connais assez bien l'enseignement de Bernard pour avoir servi de répétiteur de ses cours à l'occasion de missions que j'ai effectuées à l'étranger : Chine, Vietnam, Russie, Pays Baltes, etc. Les documents ronéotés

qu'il a préparés pour l'enseignement à distance ont été et restent d'excellents instruments de travail.

<sup>14</sup> De R.Lafont et F. Gardès-Madray, Larousse Université, coll. « Langue et Langage »

<sup>15</sup> Cette terminologie est empruntée à R. Barthes dans le *Bruissement de la langue*. Le sociolecte encratique agissant par oppression, le sociolecte acratique doit recourir à la violence, agir par sujétion.

<sup>16</sup> Problématique intégrée notamment par les trois grandes leçons inaugurales du Collège de France : M. Foucault, R. Barthes et P. Bourdieu. ; Tous trois « portent le soupçon sur toute production discursive institutionnelle (la dénonciation du « fascisme » de la langue par R.Barthes constitue l'avancée extrême de cette direction) (1.24)

<sup>17</sup> Notamment par l'Ecole Française d'analyse de discours

<sup>18</sup> Je me souviens, à ce propos, qu'à l'occasion d'un colloque sur l'analyse de discours, organisé à Rouen dans les années 80, j'ai entendu Bernard dire avec une pointe d'humour qu'en fin de compte, du point de vue formel, on pouvait désormais « breveter » l'analyse de discours. L'élargissement s'imposait.

<sup>19</sup> Toutes les citations sur ce thème sont inspirées de ou empruntées à D. Maldidier, M. Pécheux et R. Robin (pp.28-29 du tome I de la thèse)

<sup>20</sup> Cf D Andre-Larochebouvy, *La conversation quotidienne*, Credif-Didier, 1984 : « La gratuité de la conversation quotidienne tient à ce que celle-ci n'a ni sujet ou thème fixé d'avance, ni but avoué autre que celui de converser ».

<sup>21</sup> C'est moi qui mets en gras